

L'ARCHE *Editeur*

Dea LOHER

Un Autre toit

Traduit par
Laurent MÜHLEISEN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

U N A U T R E T O I T

Deha Loher

traduit par Laurent Muhleisen

tous droits réservés pour la version française:
l'Arche Editeur,
86 rue Bonaparte , 75006 Paris

Dea LOHER

~~D'ici ou d'ailleurs (titre provisoire)~~

→ *Un autre toit*

Personnages

Jane Sokolov, la vingtaine

Risto Mihajlov, la soixantaine

Terese Mihajlov, la cinquantaine

Agnes, 20 ans environ, fille de Risto et de Terese

Jörg, 25 ans environ, mari d'Agnes

Nelli, 35 ans environ.

Un endroit désolé, au bord du canal. Un pont enjambait autrefois le canal, mais il a été démolé : une arche du pont s'élève encore au-dessus de l'eau.

Traduite par Laurent Muhlisen

I

Devant le bar de Nelli

JANE Je cherche...

NELLI Ici ?

JANE Je cherche...

NELLI Ici personne ne cherche rien. Dans ce quartier.

JANE Je cherche Risto Mihajlov.

NELLI Connais pas.

(Silence.)

Et personne n'a plus rien à y perdre.

Ici, c'est un quartier foutrement désolé.

Il est si triste, ce quartier, que dans la rue les chiens se mettent à pleurer quand tu les regardes de travers.

JANE Risto Mihajlov. Il paraît qu'il a un magasin. Genre débit de tabac.

(Silence.)

NELLI Le Polonais-bout-filtre.

Quelques maisons plus loin. Le long du canal.

(Silence.)

Tu es de Pologne, toi aussi.

JANE De Macédoine.

NELLI Jamais entendu.

JANE Quelques maisons plus loin dans quelle direction ?

NELLI La Macédoine.

Ca a l'air d'un quartier foutrement désolé, ça aussi.

2

Devant le débit de tabac

JANE Vous êtes Risto Mihajlov ?

RISTO J'ai l'air d'être quelqu'un d'autre ?

JANE Donc, c'est vous.

RISTO C'est pas un crime.
Que je sache.

(Silence.)

JANE Je viens d'Ohrid. J'habite là-bas.
Jane Sokolov, le fils de Dimeter.

(Silence.)

RISTO Dimeter.
Dimeter Sokolov.

JANE C'est ça.
Votre ami Dimeter.

RISTO (fume et tousse) Peu probable.

(Silence.
Entre Terese.)

RISTO Qu'est-ce que tu viens chercher par ici.

TERESE J'ai pas vu d'étranger arriver sans repartir aussitôt depuis longtemps. Qu'est-ce qu'il veut.

JANE Je viens d'Ohrid. Le fils de Dimeter. Mon père dit que vous avez failli être mon parrain, mais que c'était pas possible à l'époque.

5

RISTO Il prétend qu'il est le fils de Dimeter. C'est ce qu'il prétend. Alors qu'il le prouve. Ça pourrait bien cacher quelque chose, ça. Non. Qu'est-ce qu'on en sait. Qu'est-ce que tu me veux.

JANE Alors c'est Goce qui est devenu mon parrain.

TERESE Goce...

JANE Oui. Mon oncle. Goce, celui qu'on a mis à Goli Otok. (Silence. A Terese) Vous savez ce que c'est, Goli Otok, c'est un camp, un goulag, vous me comprenez...

RISTO (fume et tousse) Ce ne sont pas des histoires qu'on raconte devant des dames.

TERESE Le premier qui trouve ici. Après combien d'années.

JANE Vous ne vous rappelez pas...

J'étais haut comme ça quand vous nous avez rendu visite la dernière fois.

RISTO (Tousse et fume) Je ne me rappelle pas...

(Silence.)

Et tout ça, ça prouve toujours rien.

TERESE Comment s'appelle ta mère ?

JANE Ma mère s'appelle Despina, comme la mère de ma mère, et comme la mère de la mère de ma mère, et mon père s'appelle Dimeter, et le père de mon père, Jane, comme moi, et le père du père de mon père, Method, la soeur de ma mère s'appelle Denica, et le frère de mon père s'appelle Goce, comme le célèbre révolutionnaire, et il était votre meilleur...

RISTO Tu vas me réciter tout ton arbre généalogique.

TERESE Tu voulais des preuves.(A Jane) Combien de temps tu vas rester.

RISTO Qu'est-ce qu'il peut espérer trouver ici. Il est de passage. Non.

(Silence.)

3

Dans la cour de l'atelier

AGNES Rends-toi compte, tout un hôtel.

Au bord d'un lac.

Sur une colline au bord d'un lac. A Ohrid.

Ca lui appartiendra. Quand il reviendra avec de l'argent.

A lui tout seul. A ce qu'il dit.

JÖRG A lui et à sa femme.

(Silence)

AGNES Y'en a qui vont loin.

(Silence)

JÖRG Il peut raconter ce qu'il veut, et tant qu'il y aura la guerre, il aura rien à prouver.

AGNES Il dit aussi... Il dit que si on pouvait depuis la terrasse - depuis la terrasse de l'hôtel
- s'envoler très haut, aussi haut qu'un faucon, on verrait, loin derrière les
montagnes d'Albanie, la mer.

(Silence)

JÖRG Les affaires finiront par s'arranger. Ici aussi.

(Silence)

AGNES Si seulement je pouvais retrouver un travail.

JÖRG C'est fini pour toi. Avec ta jambe, personne ne te prendra plus.

(Silence)

AGNES Parfois je me dis qu'on devrait vivre tout à fait autrement.

9

4

Dans la cour de l'atelier

JÖRG C'est le vieux qui t'envoie.

JANE Terese.
Mais je lui ai dit que c'était pas mon rayon.

JÖRG Oui. Je suis au courant.
Un mieux que nous.

JANE Je veux ouvrir un hôtel.
Quand je serai revenu.
A Ohrid.

(Silence.)

JÖRG Tu peux trier les vis.

JANE Combien de l'heure.

JÖRG Ben, autant que tu pourras, tiens.
Bon Dieu, c'est à la portée du premier crétin venu.

JANE Non, combien tu payes de l'heure.

JÖRG Si je pouvais m'offrir un employé, je t'aurais pas attendu. Non ?

JANE Si je pouvais travailler pour rien, je serais pas ici. Non ?

(Silence.)

JÖRG Je peux pas t'aider.
Y'en a trop des comme toi.

(Silence.)

que je comprends pas qu'elle puisse encore descendre la rue en regardant les gens droit dans les yeux.

(Silence.)

JANE On parle de la même chambre. Et de la même femme.

JÖRG Je ne crois pas qu'elle le fasse pour l'argent. Bon. Depuis qu'ils l'ont démoli, ils sont obligés de compter le moindre sou. Seulement... elle le faisait déjà avant.
Alors. (Silence.) Je crois qu'elle est malade.

JANE C'est des mensonges, tout ça. Pourquoi.

JÖRG Je croyais que tu le savais depuis longtemps.

JANE Pourquoi elle tromperait quelqu'un comme Risto.

JÖRG Je viens de te le dire. Parce qu'elle est malade.

JANE Et si Risto l'apprend.

JÖRG Risto, ce qu'il voit, c'est son tiroir-caisse quand les types viennent lui acheter des cigarettes. Avant de rentrer chez eux.

JANE Comment, tout le monde le sait et personne ne fait rien.

JÖRG La chose qui me fait le plus peur.

C'est que la fille devienne un jour comme la mère.

Il ne manquerait plus que ça.

A la ménopause. C'est là qu'il faut faire le plus attention, à ce qu'on dit. Être bien préparé. Je peux te le dire. Agnes, si elle en arrive là. Moi je me contrôle plus.

5

Sur l'arche du pont

JANE Terese et toi, c'est presque des noces d'argent. Non.

RISTO Mhm.

Tiens. Regarde de l'autre côté.

C'est là que commencent les beaux quartiers. Des arbres le long du canal.

JANE Oui. Je vois ça depuis ma chambre. Belle chambre. (Silence). J'en avais gardé un autre souvenir, de Terese, la dernière fois que vous êtes venus nous voir. (Silence). Mais j'étais encore un gamin.

(Silence)

RISTO (tousse) Parfois je me suis imaginé assis ici avec ta mère.

JANE Avec ma mère...

RISTO (tousse) Tu sais... j'étais... *picka ti majcina*, ça oui j'en pinçais pour ta mère. Par Saint Clément, *picka ti majcina*, il s'en est fallu d'un poil que je me tue à cause d'elle.

JANE Quoi...

toi et ma mère.

RISTO (fume) Et bien non, justement. Ton père a été plus rapide que moi. Le cochon. Ton oncle et moi, on se retrouvait toujours en cachette, en cachette de ton grand père, je veux dire, dans la grange avec des filles, tu comprends. Et ton père n'avait pas le droit parce qu'il était trop jeune. J'aimerais bien savoir combien de fois il a collé son oreille contre la porte. Le petit vaurien. Il a dû suffisamment en apprendre rien qu'en écoutant. Et moi, quel crétin. Avec toutes les filles j'ai été dans la grange. Toutes. Mais seulement pour m'exercer. Pour être vraiment dans le coup, tu comprends. Et j'ai attendu que ta mère grandisse un peu. Soit un peu moins mineure. Et qu'est ce qui se passe. Il me la pique. Ce petit saligaud cette pourriture d'orthodoxe de mes deux...(il tousse)

(Silence)

RISTO Bon Dieu de Bon Dieu. *Sveti Kliment* pardonne-moi. Qu'est-ce que je raconte. Je devrais pas parler comme ça, je sais. Mais c'est l'énervement, c'est plus fort que moi. Regarde comme mes mains tremblent, aujourd'hui encore, rien que d'y penser. Il la traite bien, non. Elle est bien, non, avec ton père.

JANE T'es quand même pas parti à cause de ma mère.

RISTO Qu'est ce que tu racontes.
On part pas à cause d'une histoire de bonne femme.
Nom de Dieu.

JANE T'as dit que t'avais failli te tuer à cause d'elle.

RISTO (fume et tousse) C'est des mots, ça.
Aucun homme raisonnable ne se tire de balle dans la tête à cause d'une femme. Je dis pas ça pour critiquer ta mère. Mais... parce que pour un homme l'espoir finit toujours par prendre le dessus de rencontrer une autre femme. Enfin c'est ce qu'on croit. Non. A peine on en abandonne une que la suivante s'amène en frétilant joyeusement du derrière. Alors... Si j'avais voulu me tuer, je serais pas parti. Non non.

JANE Faut dire que ma mère a jamais parlé de toi.

RISTO Là, tu vois.

JANE Mais mon père, si. Et il a dit que si t'étais pas parti, ils t'auraient de nouveau attrapé et que t'en aurais pris pour autant que l'oncle Goce.

RISTO Sans doute. Sans doute.

JANE Mon père dit que si Goce avait été moitié aussi malin que toi, il aurait suivi ton conseil et serait parti avec toi, mais c'était un idéaliste, bomé...

RISTO (tousse) Idéalistes, on l'était tous à l'époque. On serait pas allés chez les partisans, sinon. Mais quand même, on aurait pu prévoir qu'il y aurait du grabuge, tôt ou tard. Quand quelqu'un comme Tito commence à former une police secrète. On a d'abord tendu les fesses, nous, qui nous disions communistes, et qui l'étions, tous autant

qu'on était, mais gare à celui qui plus tard ouvrait sa gueule pour faire une critique ou remettre quelque chose en question. Et crois moi, y en avait des choses à remettre en question. T'étais tout de suite traité de renégat.

JANE Et c'est pour ça qu'ils ont construit Goli otok. Le camp sur l'île.

(Silence)

JANE Alors comme ça toi et Goce, vous avez trop gueulé. Mais vous aviez le droit, merde, vous étiez chez les partisans.

RISTO *Picka ti majcina*. Je veux plus entendre parler de tout ça.

JANE Maman parle jamais de toi. C'est vrai. Mais elle a une photo de toi dans sa commode. D'avant qu'ils ne t'attrapent.

Je veux savoir comment c'est...

ce qu'ils font...

quand on peut plus parler, parce que les lèvres et la langue sont enflées et pleines de pus....

et ce qui s'est passé, quand ils t'ont libéré, et que tu as essayé de convaincre Goce de s'enfuir, mais qu'il a refusé ; et comment il a été arrêté.

RISTO Jane, si tu ajoutes encore un mot, je jure par Saint Method que je te jette par-dessus le pont et qu'on retrouvera ton cadavre complètement désarticulé là en-bas... Pour moi le passé est mort... terminé... laisse moi tranquille avec ça... laisse-moi tranquille... et toi... arrête de te branler en imaginant des histoires de héros...

6

Dans la chambre de Jane

TERESE Pourquoi es-tu assis dans le noir ?

JANE J'essaie d'écrire un lettre.

(Silence.)

Je la pense d'abord entièrement dans ma tête, et ensuite, lorsqu'elle est finie, je l'écris.

TERESE A ton amie ?

(Silence.)

JANE On voulait se marier.

(Silence.)

TERESE Il faudra que tu fasses un long voyage de noces avec elle. Avec ton... Oiga.

JANE Oui.

TERESE Le seul voyage que j'aie jamais fait avec Risto, c'était à Ohrid. Tu étais encore un tout petit garçon à l'époque. Tu te souviens ?

JANE J'ai vu les photos.

TERESE Quand le regard de Goce s'est posé sur Risto, pour la première fois depuis vingt ans. Tu te souviens. Quand il a tendu sa main à Risto, et que Risto ne l'a pas serrée, quand ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre, et quand ils ont dansé.

JANE Ils ont dansé ?

TERESE Ca ressemblait à une danse, oui. Tu n'as pas emporté les photos par hasard.

JANE Papa les garde dans un tiroir fermé à clé de son bureau.

(Silence.)

TERESE Goce, comment va-t-il ?

JANE Comment veux-tu qu'il aille. Un vieil homme.

TERESE Et sa femme.

JANE Elena. Elle est morte. Goce vit seul. (Silence.) Il parle de Risto, souvent.

TERESE Il faut que Risto te la raconte. Toute l'histoire. Tout. Longtemps j'ai cru qu'il était lâche. Et j'ai eu peur de le mépriser un jour pour cela. Mais je suis toujours restée avec lui, je ne l'ai jamais laissé tomber. (Silence.) J'ai peut-être eu tort. (Silence.) Cette méfiance, cette méfiance dans ces yeux, ce n'était peut-être pas de la méfiance. Mais de la peur. (Silence.) Il aurait dû me faire confiance. Si seulement il m'avait fait confiance. Et pas qu'à moi. Jamais je ne l'aurais abandonné. Je ne l'ai pas abandonné. Tout ce que je voulais, c'était une relation claire, toujours. Ne rien cacher. (Silence.) On ne peut être pardonné que par celui à qui on a fait du mal, pas vrai. Par personne d'autre. Par personne d'autre.

(Silence.)

JANE Risto n'est pas lâche. Et votre vie privée, elle ne me regarde pas, je crois.

TERESE Oh si, oh si. Tu lui demanderas, n'est-ce pas, tu lui demandera de te raconter.

JANE Oui... Oui.

TERESE Bien. Bien. Bien.

(Silence. Puis montrant la lettre) Tu lui manques beaucoup, n'est-ce pas ?

JANE A en croire sa lettre.

TERESE Lis-la moi.

JANE Quoi ?

TERESE Lis-la moi. J'aimerais savoir à quoi ça ressemble, une lettre d'amour.

JANE Non.

(Silence).

Je ne peux pas.

Ca serait comme si je la déshabillais devant toi.

TERESE Oui.

(Silence.)

Une belle image.

En quelque sorte.

7

Dans la cour de l'atelier.

a.

AGNES Il a ouvert un commerce. En plus de l'atelier. Des voitures d'occasion.

Je le connaissais de vue. Et je m'étais toujours dit : une tête à être doué en affaires.

(Silence).

Oui. Le mieux serait qu'il soit concessionnaire. De voitures neuves.

JANE Des Benz, des BMW des Ferrari.

AGNES A peu près cette gamme de prix.

JANE Il voit loin.

AGNES Toi aussi, non ?

(Silence)

Mais ici la conjoncture est trop mauvaise.

b.

JÖRG Déserter...

Il faut pourtant bien faire la paix avec ses ennemis.

Un jour ou l'autre.

JANE Ah bon.

JÖRG Faut croire que c'est pas dans vos lois.

JANE Dans vos lois. Tu as peur que je sois musulman. Je lis pas le Coran, moi. Sur mon passeport, c'est marqué : orthodoxe.

c.

AGNES Un accident.

JANE C'était sa faute ?

AGNES Il roulait trop vite. Et moi j'ai traversé sans regarder. Quand je me suis réveillé, j'étais à l'hôpital. Et mon genou était enflé, gros comme le poing.

JANE Un moyen comme un autre de faire connaissance.

AGNES Il s'est beaucoup occupé de moi.

Beaucoup beaucoup beaucoup.

Moi j'avais pas l'habitude de ça.

(Silence)

Il a parlé de son atelier. Comme d'un endroit qui n'attendait que moi.

(Silence)

JANE Tu pourras remarcher correctement, un jour ?

AGNES Impossible.

Mais il m'a promis une chose.

Quand je pourrai plus du tout le plier, il me fera mettre une prothèse.

d.

JÖRG Et moi j'ai toujours pas compris, jusqu'à aujourd'hui, ce que c'est, un Macédonien, et en quoi il se différencie d'un Serbe ou d'un Albanais ou d'un Croate ou d'un Monténégrin.

e.

AGNES Et ton amie... elle doit avoir de la patience.

(Silence)

JANE Dans ses lettres, on dirait une présentatrice de journal. Très sobre... Je suppose qu'elle ne veut pas m'embêter avec ses sentiments et le désir incontrôlable qu'elle a pour moi.

AGNES Moi à sa place
J'aimerais pas avoir à attendre.

8

Dans la chambre de Jane

TERESE (sent) Mmmh, enfin un après-rasage qui sent l'après-rasage.

JANE Dropsa.

TERESE Enfin de nouveau un parfum d'homme dans cette chambre.

JANE Je fais tout pour ne pas trop la modifier, ta chambre, pas que tu la reconnaises plus ou que tu t'y retrouves plus.

TERESE Avant... je venais parfois me reposer ici l'après-midi.

JANE Oui... C'est ce qu'on m'a dit.

TERESE Et encore avant... on voulait faire en faire un bureau. De cette chambre. Pour Risto. Et moi je serais partie de l'usine, proprement, et j'aurais tenu les comptes, fait le secrétariat et tout, ici (Silence). Comme dans une vraie petite entreprise. (Silence.) Mais on est jamais arrivé là. Le magasin ne rapporte pas assez. (Silence.) Et aujourd'hui on est même content de toucher mes indemnités de chômage.

JANE Mais t'as d'autres revenus, non.

(Silence)

TERESE Et alors.

(Silence)

TERESE Tu veux que je le fasse à l'oeil pour toi.

(Silence)

TERESE (rit) Qu'est-ce que tu crois que ça rapporte, hein ?

(Silence)

TERESE (rit) Un luxe, quand on a mon âge. (Silence.) Et qu'on a la tête que j'ai. Eh oui.

(Silence)

TERESE Ce ne sont que quelques messieurs de l'usine, qui me sont restés attachés, peut-être par mauvaise conscience, parce que j'étais parmi les licenciés. Ils sont trop vieux, trop lâches, trop pépères qu'est-ce que je sais, pour s'en chercher une dans la rue, et pas assez riches pour faire les difficiles. C'est mon atout. Alors avec moi ils peuvent se soulager à tel ou tel égard.

JANE Mais pourquoi tu fais ça ici, devant tout le monde.

TERESE Avant de trouver ça écoeurant, demande à Risto ce que c'est, une trahison. Demande lui... Je n'ai rien fait de mon plein gré.

JANE (énervé) Votre vie privée ne me regarde pas. Et pas la peine d'avoir peur, je ne vais pas m'incruster dans ta chambre, et te couper de tes revenus, si c'est ça que tu crains. Je me tirerais avant de devenir un parasite.

TERESE (très calme) Ce n'est qu'un commerce. Ça m'aide à tenir. Ça n'a rien à voir avec les sentiments.

Sur l'arche du pont

RISTO J'ai pris mon temps. Traversé la Hongrie et l'Autriche. Survécu grâce au marché noir. J'ai commencé avec un peu de contrebande, puis petit à petit je me suis agrandi. La vente de cigarettes, ça m'a convenu. Je faisais de bonnes affaires, à l'époque. Le tabac macédonien, *picka ti majcina*, il y en a qui s'en lèchent les doigts aujourd'hui encore.

JANE Alors, on est un peu pareil. Toi aussi tu tenais à la vie, et tu voulais en faire quelque chose.

RISTO Toi... arrête de te comparer à moi. Arrête de te comparer à moi. Je suis parti parce que les gens aux côtés desquels je me suis battu, pour un pays libre, parce que ces gens m'ont trahi, dès qu'ils ont eu un peu de pouvoir entre les mains. Avec le reproche, que moi j'aurais trahi la cause commune, moi. Ils faisaient le sourde oreille aux critiques, tu comprends. (Il fume.) J'avais de bonnes raisons de foutre le camp. Mais toi. Qu'est-ce que tu veux. Avec ta guerre qui te sert d'excuse. Qu'est-ce que c'est comme idées que tu as dans la tête.

JANE Moi aussi, je veux que ça aille mieux pour nous.

RISTO Nous, qui ça, nous.

JANE Ma... Notre famille. Les amis. Tout le monde.

RISTO Tu viens de lire la bible ou quoi. Un bienfaiteur de l'humanité. Une merde.
Alors, qu'est-ce que tu es ? A quoi tu crois ? Communiste ? Socialiste ? Démocrate ?
Un merdeux de libéral ?

JANE Je ne sais pas...
Je...
Je suis...
Je crois...
Que je suis Macédonien.

RISTO Macédonien Macédonien...

Et ça veut dire quoi, ça ? C'est une philosophie ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Que tu es nationaliste ?

JANE Non.

RISTO (fume et tousse) Alors pourquoi tu es ici ? En réalité c'est ta fainéantise qui t'a amené ici, et la guerre, chez toi, c'est qu'une excuse, une bonne excuse.

JANE Je n'ai rien demandé à personne.

RISTO Oui. Tu veux travailler. Pourquoi. Pourquoi.

Le niveau de vie.

Picka ti majcina.

Il ya pourtant eu des élections dans ton pays, oui ou non, les premières élections libres dans une république libre et autonome. Et toi, tu viens ici...

JANE Parce que je veux d'abord voir si ça va empêcher la guerre.

RISTO Moi, à l'époque, j'aurais été heureux de vivre dans un pays où on sait à quoi ça ressemble, un vote démocratique.

JANE Oui Risto... à quoi ça ressemble. Mais combien de ceux qui aujourd'hui se font élire, répartis sur plus d'une liste, en gueulant bien fort "démocratie, démocratie", sont les mêmes qu'avant.

RISTO Eh bien ça, tu peux le dire, haut et fort, chez toi, non ? Tu peux exprimer ouvertement ton opinion, à qui veut l'entendre, non ?

JANE Oui.

RISTO Alors retourne chez toi et fais-le.

Dans la chambre de Jane

JANE Qu'est-ce que tu as, là.

AGNES Oh, rien.

JANE Un peu beaucoup de tissu pour rien.

(Il prend le costume qu'Agnes a sur le bras et l'examine.)

Les coudes tout usés. Le col qui brille comme le pelage d'un rat. Et noir à rayures...
Je croyais que c'était plus à la mode. Le bouton, là, qui a été recousu. Le fil bleu au lieu du fil noir, ça jure un peu. Remarque, peut-être pas. Ça dépend... qu'est-ce que tu veux en faire ?

AGNES Il est à Jörg. Je voulais le donner à nettoyer.

JANE T'as de l'argent pour ça.

(Silence)

JÖRG Tu voulais le donner au pauvre Macédonien. Comme aumône. Le coeur débordant de charité. Tu t'es dit qu'il allait sûrement se réjouir. Le pauvre diable. Il vient d'un coin où tout le monde marche encore en sabots. Il ne pourra être que reconnaissant du moindre bout de tissu pas déchiré qu'il pourra porter. C'est ça que tu t'es dit, hein ?

AGNES Non, c'est faux...

Je me suis dit...

Le costume... Jörg l'a porté quand il pleuvait.

Il est plein de boue de l'ourlet jusqu'aux genoux et il a une tache de cambouis sur une manche... Et en plus, il adore le mettre pour aller au bistrot, il pue la bière et la frite... Tiens, sens comme il pue, sens... C'est pour ça que je voulais le faire nettoyer.

JANE Tu as oublié la pisse.

AGNES Quoi...

JANE Tu as oublié de dire qu'il puait la pisse. L'odeur de bistrot et l'odeur de pissoir, ça va bien ensemble.

AGNES Ouhiii... et regarde, là... un crachat.

JANE Et du vomi.

AGNES Et de la transpiration...

(Silence)

JANE C'est lui qui me l'envoie. Le costume.

(Silence)

JANE Je veux savoir si ça cache quelque chose ou pas. Si c'est par provocation.

(Silence)

AGNES C'est par provocation. Mais c'est pas son costume le plus moche.

(Silence)

AGNES Qu'est-ce que je fais avec, moi, maintenant.

JANE C'est pas le plus moche.

AGNES Non.

JANE Alors laisse-le ici.

Dans le bar de Nelli

NELLI J'ai donné ton nom à ce cocktail, et quand les gens demandent, je dis toujours que c'est une spécialité polonaise.

JANE Je ne viens pas de Pologne.

NELLI Qu'est-ce que ça peut faire.

JANE Je te dois combien.

NELLI Laisse, c'est pour moi.
Les clients aiment bien bavarder avec toi.

JANE J'ai jamais échangé plus de deux mots avec qui que ce soit.

NELLI Mais moi, je parle avec toi.
Et je te regarde.

(Silence.)

JANE Peut-être que ça me plaît.
Peut-être pas.

NELLI Bien sûr que ça te plaît.

JANE Je n'ai pas de projet à long terme par ici.

NELLI Attends, tu n'as pas encore tout essayé.

(Silence.)

NELLI J'ai pris ce bar parce qu'il est au bord du canal. Ça fait je ne sais combien d'années que je me mets devant la porte et que je regarde de l'autre côté. Là-bas, sur la promenade, on voit souvent marcher de beaux messieurs. J'espère en secret qu'un de ces innombrables jours, enfin, il en viendra un par ici.

JANE Tout ce que je peux promettre, je l'ai déjà promis.

NELLI Je ne crois pas aux promesses.

JANE Quelqu'un m'attend. Chez moi.

NELLI N'y pense pas, Polonais.

JANE Mon séjour ici est très temporaire.

NELLI Certains besoins existent partout.

(Silence.)

JANE Tu viens.

Au bord du canal

JÖRG Tu espères trouver qui.

JANE J'ai pris vos habitudes, quand le soir tombe je me promène le long du canal. Et toi, tu attends qui.

JÖRG Tu vois ce pilier. Tout en haut, là où l'armature en métal est sortie du béton et a laissé un trou, un faucon a fait son nid.

JANE Impossible. Tu te moques de moi.

JÖRG Je viens l'observer.

JANE Tu te trompes. Un busard, à la rigueur. Peut-être un épervier. Mais pas un faucon.

JÖRG Tu peux me croire. Sa façon de planer, de battre des ailes, la forme de son bec, son cri... c'est un faucon, crois-moi.

JANE Comment ferait un faucon pour trouver des proies en ville.

JÖRG Des martres. Tous les lapins qu'on voit courir dans les divers parc. Peut-être des rats.

JANE Jamais de la vie.

JÖRG Tu veux dire que je mens.

JANE Tu veux dire que je ne comprends rien.

JÖRG Il ne peut pas survivre. Je l'observe. Je lui donne une toute petite chance.

JANE Si c'est un faucon, il survivra. Parce qu'il ne sait pas ce que c'est que la peur.

(Silence.)

JÖRG Il te va bien, mon costume.

JANE Il paraît que c'était pas le plus moche.

JÖRG C'est vrai. Il n'était pas donné.

Mais tu pourras sûrement t'en offrir de plus beaux une fois que tu seras rentré chez toi et que tu auras ouvert ton hôtel.

JANE Peut-être que je me plais suffisamment ici pour ne plus jamais rentrer.

JÖRG Ici, il n'y a pas de place pour tout le monde. Surtout quand on ne sait pas se débrouiller et qu'on n'a pas d'ambition.

JANE Et c'est là que tu intervies : en offrant tes costumes, par exemple. Quelle générosité.

JÖRG Pourquoi tu ne pars pas. Garde-le ce foutu costume et tire-toi. Qu'est-ce que tu peux faire par ici. Tu as le cul posé par terre et tu attends. Et tu fous la merde, là où avant il y avait de l'ordre.

JANE Donc toi, à ma place, tu irais faire la guerre.

JÖRG Se tirer comme tu l'as fait, c'est déshonorant.

(Silence.)

JANE Est-ce que tu as déjà vu mourir quelqu'un ?

JÖRG Non, jamais.

JANE Ou un mort. Tu as déjà vu un mort ?

JÖRG Non.

JANE Et tu serais prêt à tuer quelqu'un ?

JÖRG Oui, absolument. Absolument. Si quelqu'un me menaçait, moi ou ma femme, mā

femme, je cognerais. (Silence.) Et toi, tu as déjà vu un mort ?

JANE Oui.

JÖRG Et tu as déjà vu mourir quelqu'un ?

JANE Oui, j'ai vu mourir quelqu'un.

JÖRG Ta grand-mère, c'est ça ?

JANE Donc toi, tu n'es pas de ceux qui se tirent, comme moi.

JÖRG Je défendrais mon commerce. Moi. La vie de ma famille.

JANE Donc, admettons qu'après-demain, ou demain, ou aujourd'hui, disons, maintenant, je t'attends, là, dans l'obscurité, caché sous un porche, à un coin de rue, ou ici, derrière ce pilier, dans l'ombre du lampadaire, et que brusquement, j'apparaisse dans la lumière, en entendant tes pas tout proches, et que j'aie sur moi un couteau... (il tire de la poche de sa veste un couteau dont il fait sauter le cran d'arrêt).

JÖRG Tu ne me ferais pas peur.

JANE Non ? Par reconnaissance, c'est ça, c'est sur ça que tu comptes, ma reconnaissance, celle que je te dois pour le costume de merde que tu m'as fait envoyer par ta femme, parce que toi tu es trop lâche pour me regarder en face - c'est ça, hein ?

JÖRG Je... Je ne me laisserai pas provoquer.

JANE C'est quoi ce marché de merde que tu me proposes, quand tu me fais envoyer ton costume de merde, que tu me montres ton faucon famélique en essayant de me faire croire que ce sont des cadeaux ? En réalité, tu cherches à m'avoir. Tu essayes de m'amadouer avec tes cadeaux pour que je disparaisse plus vite de ta vie. C'est ça, hein ? Mais jamais tu ne partagerais ton commerce avec moi, jamais tu ne laisserais ta femme sortir avec moi...

JÖRG Tu n'as pas le droit... pas le droit... C'est un combat inégal... je n'ai pas d'arme.

JANE Ce n'est pas un combat du tout. C'est le marché que moi je te propose. Enlève ta veste.

JÖRG Je n'ai pas mon portefeuille sur moi.

JANE Enlève ta veste.

(Jörg s'exécute.)

JÖRG Tu n'as aucun droit sur ma vie.

JANE Ta vie de merde. Enlève ta chemise. Et ton pantalon.

JÖRG Puisque je te dis que je n'ai pas d'argent sur moi.

JANE L'argent l'argent.

JÖRG C'est pas une vie facile. Je travaille dur pour la gagner.

JANE Souviens-toi que j'ai déjà vu mourir des hommes. Et que si maintenant je te tranchais la gorge, c'en serait fini de ta vie de merde. Fini de ta vie de merde pas facile. Le bonheur, en somme. Enlève ta chemise. Et ton pantalon.

(Jörg s'exécute.)

JANE Monte sur le parapet.
Qu'est-ce que tu as à me regarder.

JÖRG Je... je voulais t'aider.

JANE Monte sur le parapet.

(Jörg s'exécute.)

JANE Et maintenant, saute.

JÖRG L'eau n'a pas dix degrés.

JANE Saute.

(Jörg saute.

Jane se déshabille et enfile le costume neuf de Jörg.)

JANE C'est que j'aime bien porter tes costumes, moi. Quand ils sont neufs. Et prends garde au faucon. Il pourrait te prendre pour un rat du canal.

(Il s'en va.)

13

Dans la cour de l'atelier

TERESE Jane a trouvé du travail.

(Silence)

AGNES Je sais. Il fait le ménage dans un bar.

TERESE T'avais mieux à lui proposer.

JÖRG Elle se fait du souci pour lui.

TERESE Fais toi du souci pour ton mari, pas pour des étrangers.

AGNES Venant de ta bouche, tu veux que je prenne ce conseil au sérieux.

JÖRG Arrête de généraliser. Terese n'est pas aveugle.

(Entre Risto)

RISTO Jane a trouvé du travail.

JÖRG Faire le ménage dans un bar. Dix marks de l'heure.

RISTO Et alors. C'est toujours plus que ce que tu gagnes.

JÖRG Ca y est. Déjà il vaut mieux que moi. C'est ça.

RISTO (tousse) Quand on plonge dans le canal comme un rat. T'avais qui à tes trousses.
Les flics de la répression des fraudes.

AGNES Laisse-le tranquille... et ses affaires ne te regardent pas.

RISTO (fume) Tu peux parler, toi. Tu joues la solidarité maintenant. Hein. Mais dès qu'il a
le dos tourné... *picka ti majcina*... tes affaires à toi ne nous regardent pas non plus.

Hein. Si c'est ça que tu veux dire. Tu pourras bientôt faire de la concurrence à ta mère.

JÖRG Hé, Agnes croit au véritable amour. Elle le ferait jamais pour de l'argent.

(Tout à coup, profond silence. Les regards se posent sur Terese)

TERESE (lentement) C'est comme ça que vous parlez de moi. Quand je suis pas là. Et vous me souriez au nez quand je vous regarde. (Silence. Doucement) Qu'ai-ce que j'ai fait. Qu'est-ce que j'ai fait.

(Silence.
Entre Jane.)

JANE J'ai trouvé du travail.

(Silence)

JANE Ho. Qu'est-ce qui se passe. J'ai trouvé du travail. Des heures de ménage. Dans un bar. Dix marks de l'heure.

JÖRG Quel exploit.

RISTO Tu t'es bien fait entubé. Pour dix marks de l'heure tu t'es bien fait entubé.

JANE Comment ça. Trois fois cinq heures par semaine ça fait... cinquante fois trois, cent cinquante, fois quatre... six cents marks par mois, au noir, c'est ce que je gagne en un trimestre à la maison.

RISTO Tant qu'il y a pas d'entourloupe.

JANE Comme ça je pourrai bientôt déménager. Je vous coûterai plus rien.
Et je libérerai la chambre.

(Silence)

TERESE Reste.

(Silence)

TERESE Reste ici. Reste ici.

RISTO (tousse) Tu nous coûtes rien.

JÖRG Vous pouvez vous le permettre.

AGNES Il n'y a aucune raison de partir.

JANE Si. (Silence). Mais avant, il faut qu'on éclaire quelque chose... Par exemple, il y a l'histoire avec Goce.

TERESE Tout va s'arranger. Tout va s'arranger.

RISTO Tu tiens à faire ça maintenant.

TERESE Parle. Parle.

JANE C'est vrai que Goce vit seul depuis qu'Elena est morte. Mais je n'ai pas dit de quoi elle est morte.

RISTO On veut pas l'entendre. On veut pas l'entendre.

TERESE Parle pour toi, Risto. Vas-y, raconte.

JANE Goce et Elena sont restés mariés vingt-sept ans. Pas mal, hein. Et sur ces vingt-sept ans, Goce en a passé quatorze à Goli otok. Et pendant ce temps Elena l'a attendu... Parce qu'elle estimait que c'était son devoir.

RISTO Parce qu'elle l'aimait, imbécile. Si tu sais ce que ce mot veut dire.

JANE Quand Goce est revenu du camp, il était sourd d'une oreille, paralysé d'un côté et... ma foi, disons qu'il était devenu taciturne, oui, taciturne. (Silence.) Elena ne s'est jamais plainte. Ils semblaient s'appartenir l'un l'autre sans se poser de questions.

AGNES Qu'est-ce qu'il faisait avec elle.

JANE Pendant toutes ces années, Elena a eu une relation avec un autre homme. Je ne sais pas s'il elle a jamais vraiment trompé Goce. Je veux dire...

RISTO Oui, c'est bon. Une belle relation platonique. Elle est restée pure comme la vierge Marie.

JANE Ce qu'il est important de savoir, c'est que Goce ne se doutait de rien. Et qu'il... qu'il était satisfait de sa vie. Avec Elena. Tu comprends. Agnes. Il était... il était...

RISTO Satisfait...

(Silence.)

JANE Elena a dû se demander pendant toutes ces années si oui ou non elle allait le quitter. Mais elle ne l'a pas fait. Elle pensait lui devoir quelque chose. (Silence.) Et alors, au bout de vingt-sept ans de mariage, cet homme, son amoureux, l'a convaincue de partir avec elle. Donc Elena met de l'ordre dans toute la maison. Une dernière fois. Elle fait les lits. Range son armoire. Et fait ses valises. Elle s'habille pour le voyage. Des bonnes chaussures, une robe légère, une veste chaude. Elle met son chapeau, enfonce bien l'épingle. Prend ses gants dans une main, son sac dans l'autre. Vérifie s'il elle n'a rien oublié. Les papiers l'argent le porte-monnaie. Referme le sac. Et s'assoit sur le lit. Fin prête.

(Silence)

AGNES Et puis.

JANE Quand le type est venu la chercher, elle était morte. Assise sur son lit. La tête contre le mur. Et morte.

(Silence)

JÖRG Pauvre Goce.

AGNES Une belle mort.

JÖRG Quoi...

AGNES Je trouve que c'est une belle mort.

RISTO C'est pas de moi qu'elle tient ça. Je lui ai pas appris des perversités pareilles.

TERESE Ce n'est pas pervers. C'est... de l'esprit de conséquence.

JANE Oui. C'est ça.

TERESE Tu sais de quoi je parle, Risto.

RISTO Bien évidemment. D'une femme qui préfère mourir plutôt que de trahir son mari.

TERESE C'est écoeurant de voir à quel point tu sais falsifier la vérité. Tu le savais, hein, Goce te l'avait dit ? Et une fois de plus tu as arrangé l'histoire à ta sauce, en te mentant.

RISTO Bon Dieu de merde arrête de t'achamer contre moi. Qu'est-ce que je t'ai fait, à la fin ? (à Jane) Oui, il est temps que tu te tires. N'importe où. Je ne veux plus te voir.
(Il sort)

(Terese le suit)

JÖRG Te laisse pas embobiner par lui, Agnes.

JANE Je force personne à rien.

JÖRG T'as entendu. T'es plus le bienvenu ici.

JANE Je me passe largement de ton avis. (Il sort)

AGNES Où vas-tu.

JANE Respirer.

(Agnes hésite, le suit, se retourne en direction de Jörg, et sort.)

Devant le débit de tabac.

RISTO Tu recommences avec ça.

TERESE Parce que ça ne peut pas continuer ainsi. Tu aurais dû leur dire la vérité à Ohrid déjà. Au lieu de fêter des retrouvailles.

RISTO Ca aurait servi à quoi.

TERESE A ce que ta vie entière ne repose pas sur ce foutu mensonge. Leur faire croire que tu as voulu sauver Goce alors qu'en réalité tu l'as dénoncé. C'est misérable. Leur faire croire que tu es un héros. Les laisser faire ton éloge, raconter l'histoire à leurs enfants - ah, qu'il était intelligent et courageux, Risto ! - et faire passer Goce pour un pauvre con. Tu es une belle crevure, un sacré lâche.

RISTO (fume et tousse) Ils l'ont inventée eux mêmes, cette légende, et n'ont pas cessé de broder autour, moi je n'y suis pour rien. Au contraire, j'aurais préféré ne plus les voir, ne plus avoir à leur parler, jusqu'à la fin de mes jours.

TERESE Ne plus avoir à les regarder en face.

RISTO Ne plus avoir à les regarder en face, non... Oublier toute l'affaire et basta. Les années que Goce a passé au camp, je ne peux rien y changer. Que je sache.

TERESE Ca, c'est certain.

RISTO Je ne peux pas le guérir de sa surdité, que je sache. Je ne peux pas faire en sorte que son bras droit et sa jambe se remettent à bouger, que je sache. Non ? Je ne peux pas lui ôter sa mélancolie.

TERESE Non.

RISTO Alors à quoi ça servirait de dire la vérité. La vérité. Tu veux que je lui ôte encore ça, le fait de croire que je suis son ami, le seul auquel il croit peut-être vraiment, le seul dont il ne doute pas.

TERESE Comment peux-tu être aussi prétentieux. Quel misérable hypocrite tu fais. Qu'est-ce que tu vas encore trouver pour te justifier...

RISTO Terese, Goce a passé sa vie entière certain qu'il est allé dans un camp à cause de ses convictions, qu'il est resté fidèle à ses... idéaux, qu'il ne s'est pas fait récupérer ni acheter. C'est d'ailleurs sans doute pour ça qu'il a survécu à Goli otok, parce qu'il pensait être du bon côté, du côté des justes. Tu comprends. Et tu veux que je lui enlève encore ça, cette certitude là. Tu veux que je lui dise mais mon cher, tu n'aurais de toute façon pas eu le choix, ils t'auraient arrêté quand même parce que... je t'ai dénoncé...

(Silence)

TERESE Oui. C'est ce que tu aurais dû faire. Tu le peux toujours, d'ailleurs.

RISTO (fume et tousse) Arrête, arrête... T'as rien à me dire. Surtout toi.

TERESE Tu me méprises, hein.

(Silence)

RISTO C'est pas à cause de moi que Jane a raconté l'histoire d'Elena.

TERESE Mais tu y as ta part de responsabilité. Elle n'est restée avec lui que par pitié.

RISTO Tu me mets en face de ma conscience, mais c'est toi, toi qui a apporté la honte dans cette maison, ici, sous mon propre toit, pas moi. Tu sais, quand je descends la rue, ici, je garde les yeux baissés et je rase les murs, et ce qui me rend morose, qui m'oblige à marcher courbé, ce n'est pas ce que moi j'ai fait dans le passé, c'est ce que ma femme fait et continue de faire, maintenant, sans se cacher.

(Silence)

TERESE Nous n'aurions jamais dû aller à Ohrid... Ainsi je n'aurais jamais rien su. Et entre nous les choses auraient toujours été faciles, comme au début.

RISTO (fume) C'était ton idée. Moi je n'étais pas chaud pour partir.

TERESE Tu ne m'adressais plus la parole, après. C'est à peine si tu me regardais. Qu'est-ce que je pouvais encore attendre.

(Silence)

RISTO Moi, la situation faisait que je risquais ma peau... Toi, ce n'est pas ton cas. Quand tu te fais payer pour qu'un type vienne trouver son plaisir avec toi, tu le fais de ton plein gré... Et moi, tout le temps que j'ai passé là, seul dans le magasin, j'ai cherché en vain une réponse... Est-ce que t'es encore capable d'avoir honte.

(Silence)

RISTO Tu m'écoutes. Je veux savoir si t'es encore capable d'avoir honte. Ou si ça aussi, ils l'ont fait disparaître, l'un après l'autre, par petits bouts, en te ramonant le conduit, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Ils l'ont fait disparaître ? Réponds...

TERESE Oui. (Silence). Mais le premier de la liste, c'était toi.

RISTO Alors ce sera aussi moi le dernier. Le tout dernier. Tu peux aller installer tes quartiers sur le trottoir, dehors, tu m'as compris. Je ne veux pas que notre fille prenne exemple sur toi.

TERESE Tu veux me jeter à la rue.

RISTO Tu ne vois pas qu'elle a honte de toi... Et qu'elle est malheureuse, parce qu'elle passe toutes ses nuits avec un type que tu as pratiquement installé dans son lit.

TERESE Mais tu divagues...

RISTO Tu ne remarques donc pas qu'Agnes cherche à t'éviter, qu'elle ne sait plus où se mettre quand il faut qu'elle parle à sa mère, elle te méprise, elle te méprise pour ce que tu fais dans sa chambre, et parce que tu lui as imposé ce Jörg. On ne conclut pas un mariage comme un conclut une affaire.

(Silence)

TERESE Tu veux dire... que j'ai fait de ma fille une putain.

RISTO Je ne veux pas le dire, je le dis.

TÉRESE Tu n'existes plus pour moi. Tu n'existes plus pour moi. Ce que tu viens de faire...

RISTO Toi non plus, tu n'existes plus pour moi. (Silence). Ce que tu es devenue...

15

Au bord du canal.

JANE Maintenant
Maintenant
Et maintenant

AGNES Quoi

JANE B-o-ach-ène-e-u-ère
Et maintenant
encore un

AGNES Quoi

JANE Un moment de b-o-ach-ène-e-u-ère...

AGNES Quand je baise je pense toujours à la mort.

JANE Maintenant aussi.

AGNES Après, ça va mieux.

JANE Tu dois penser à la mort pour pouvoir éprouver le b-o-ach-ène-e-u-ère.

AGNES Comme c'est triste.

JANE Et le vie ne devrait être faite que de moments pareils, de jouissance pure... même si
ça fait mal... mais profiter de chaque seconde, de chaque minute...

AGNES Quel cauchemar.

JANE Ou mieux encore... éprouver le b-o-ach-ène-e-u-ère, encore et toujours... et
mourir.

(Silence)

45

JANE Mourir...

(Silence)

JANE Toi aussi tu penses que je suis un lâche.

AGNES Non.

JANE Toi aussi tu penses que je suis un lâche.

AGNES Non.

JANE Je veux savoir si tu penses que je suis un lâche.

AGNES Baiser me rend triste, et toi, ça te rend sourd.

JANE Je ne te crois pas. Ils pensent tous que je suis un lâche.

(Silence)

JANE Oui. Peut-être. Je vais rentrer.

Ils parlent de devoir. De fidélité à la république fédérale. L'honneur, qu'ils disent. La liberté. Mais ils ne disent pas le plus important... Mais peut-être qu'il faut juste que j'essaie.... Et ce serait rien d'autre qu'une autre occupation... Quelque chose à faire... Tuer.

(Silence)

C'est tellement facile, une fois qu'on veut... Tellement plus facile que de frapper avec un couteau, quand d'une pression presque involontaire du doigt tu tires un coup de feu, tu fais partir la balle.

(Silence)

Et puis... Si c'est si facile... si ça peut se faire facilement et beaucoup de fois... Sans se fatiguer et sans avoir mal... alors c'est peut-être même... beau.

Et peut-être que ça fait même pas mal de se faire tuer... qu'on ne s'imagine même pas comment c'est, de mourir.

JANE JANE OU L'ENFANT NOYE

JANE Sans arrêt je le vois, là devant moi, inattendu, dans la rue, dans un bus. Dans mes nuits. C'était mon meilleur ami. Il s'appelait Jane, comme moi, et il avait un an de plus. Les gens étaient tellement habitués à nous voir ensemble qu'ils s'écriaient toujours : tiens, voilà Janejane. L'automne de mes cinq ans, Jane est venu me chercher un matin pour cueillir des pommes. Nous connaissions un vieil arbre, dont les branches étaient hors de notre porté, certes, mais nous pouvions ramasser les pommes tombées par terre. Nous avions chacun un petit seau en plastique, qui fut vite rempli. Des feuilles mortes et de la terre collaient aux pommes. Je ne sais plus lequel d'entre nous a eu l'idée d'aller les laver dans le canal, tout proche. Nous connaissions un endroit où quelques marches menaient directement à la surface de l'eau. Les écluses étaient grandes ouvertes à cause des fortes pluies des jours précédents, on était à deux doigts de l'inondation, le canal était noir de boue et on y voyait flotter des feuilles arrachées, des branches d'arbres et toute sorte de petites plantes. Jane descendit les marches le premier. Il n'a fait qu'un mouvement, celui de plonger son seau dans l'eau, le courant était rapide. J'ai été étonné de le voir soudain partir, sur le dos, tenant bien fort son seau, qui se balançait à côté de lui comme une seconde tête, vide, les pommes flottaient lourdement à la surface de l'eau. Pas un bruit. Jane n'a pas émis le moindre son, il n'a pas crié, il ne m'a pas appelé, il m'a simplement regardé, étonné lui aussi, et il a ouvert la bouche et l'eau s'y est engouffrée, l'a recouvert et nous a séparés, il y eut un petit gargouillement, un léger tourbillon et puis plus rien. (Silence). Je ne comprenais pas ce qui s'était passé. J'étais debout sur les marches, mon seau rempli de pommes à la main, et je regardais la surface de l'eau. Et puis j'ai couru. Et commencé à crier. Je criais et pleurais si fort qu'à mon passage les fenêtres s'ouvraient précipitamment laissant apparaître des têtes inquiètes. J'ai couru jusque dans la cour d'un l'immeuble voisin, suis resté planté au milieu, mon seau toujours à la main, et j'ai continué à crier et à pleurer. Impossible d'obtenir de moi la moindre parole sensée. On a voulu me ramener chez ma mère, mais je ne voulais pas qu'on me touche et j'ai couru de cours d'immeuble en cours d'immeubles, avec mon seau, en hurlant. Et lorsque j'ai pu parler, j'ai dit : Jane nage dans le canal. Cette seule phrase, rien d'autre. Jane nage dans le canal. C'est alors qu'ils ont compris ce que moi je n'avais pas compris. Ils se sont précipités, avec des perches et des cordes.

(Silence)

Il a fallu longtemps pour que je comprenne. Janejane n'existait plus. Il n'y avait plus que Jane. Désormais je devais jouer tout seul le plus souvent : on tenait les autres enfants éloignés de moi. Le long du canal, on a construit une rambarde. J'ai commencé à me demander ce que j'avais fait. L'avais-je poussé, mon seau lui avait-il donné un coup. Mais je n'avais rien fait. Je m'étais simplement demandé ce que

Jane faisait dans l'eau. Et alors j'ai essayé de m'imaginer ce que c'était, de se noyer, et d'être repêché à hauteur d'une l'écluse par un râteau, comme un gros poisson mort.

A partir de ce jour, la mère de Jane a gardé un visage blême. Parfois, je la croisais dans la rue. Elle me saluait alors d'une voix très douce, très faible. Pas comme les autres adultes, qui m'ignoraient le plus souvent : elle, elle disait : bonjour... Jane. Bonjour...Jane. Avec cette petite pause entre les mots. Sa voix me poursuivait. Parce que je savais ce qu'elle se disait. Je savais ce qu'ils se disaient tous. D'ailleurs moi aussi je me le disais.... Janejane est mort, mais Jane a survécu.

(Silence)

AGNES Est-ce que tu peux imaginer de rester ici. Pour longtemps. Pour toujours.

JANE Est-ce que tu peux imaginer de partir d'ici. Pour longtemps. Pour toujours. Dans mon pays.

AGNES Ohrid...

JANE J'ai écrit trois lettres à Olga. Sans une réponse.

AGNES Le plus simple serait que toi tu restes.

(Silence)

JANE Quelle est la chose la plus importante de ta vie. Tellement importante que tu mourrais si tu ne pouvais pas la réaliser, et si ta vie devait ne pas avoir de sens...

AGNES Je ne sais pas.

JANE Tu ne sais pas.

AGNES Dans ma vie, tout se vaut.

JANE Alors c'est quoi les questions que tu me poses.

AGNES Je ne sais pas. Il n'y a rien que je doive absolument faire dans ma vie.

Ou alors. Il y a des choses plus importantes et des choses moins importantes, ça oui.
Mais rien qui soit au-dessus du reste.

JANE Mais il y a bien quelque chose à quoi tu aspirés.

AGNES Non...

Si.

Je suis contente comme ça.

JANE Tu ne souhaites pas pouvoir remarcher correctement un jour.

AGNES Si.

JANE Et tu es contente comme ça.

AGNES Je me suis faite une raison... Ma jambe... La perte de mon travail... Je me suis
faite une putain de raison...

...

..

Oui... La vie m'a trahie. Mais qu'est-ce que je peux y faire...

JANE Mais si c'est comme ça, pourquoi tu ne te fais pas opérer tout de suite. Il faut que
Jörg attende que l'investissement en vaille vraiment la peine ?

AGNES Pourquoi tu veux absolument que je sois malheureuse ? Tu veux que j'ai mauvaise
conscience parce que j'arrive à dire que je suis contente ?

JANE Si tu es contente, alors pourquoi tu veux que je reste, pour te passer le temps ?
Mais moi ce que je veux, c'est l'entendre un jour, dis-le moi, pourquoi tu as épousé
ce type, allez dis-le, je veux me l'entendre dire à la fin, pour pouvoir y croire. Et pour
que je puisse étouffer mes doutes avec tes propres mots.

(Silence)

AGNES Tu as voulu le tuer ?
Tu as voulu tuer Jörg ?

(Jane secoue lentement la tête)

AGNES Tes doutes.

Pourquoi.

(Silence)

Quelque chose à quoi se raccrocher.

(Silence)

J'y peux rien moi, si elle ne t'a pas répondu, ton Olga.

JANE Je ne pense pas à elle. En ce moment.

(Silence)

AGNES Je crois que je l'ai fait parce que...

Je pensais...

Que notre famille allait devenir quelque chose de mieux. Ma mère a attendu toute sa vie. Attendu quoi. Que quelqu'un vienne la sauver....

Je l'admire. Je la méprise. Je l'aime.

Mais je ne suis pas comme elle. Je ne vais pas me promener partout avec mes espoirs et mes sentiments pour les proposer au premier venu, dans l'attente qu'il y en ait enfin un qui les accepte, qui accepte d'en prendre soin comme de quelque chose de très précieux et fragile, qu'il faut protéger toujours.

C'est pour ça que j'ai épousé Jörg. Parce que je n'ai pas cru à autre chose qu'à un pacte. Parce que je ne voulais me fier à rien d'autre qu'à un contrat.

Et je croyais qu'on allait s'en sortir, avec son atelier. De l'autre côté du canal.

Mais on ne s'en sort pas. On galère...

JANE Je comprends...

Une erreur dans le calcul.

(Silence.)

AGNES Tu penses que Jörg n'est qu'un pauvre petit branleur de merde... mais c'est grâce à moi qu'il tient...

JANE Tu l'admetts. C'était donc un marché. Une transaction.

AGNES Oui, c'était une transaction. Mais ça ne veut pas dire que je n'éprouve rien pour lui.

JANE Bien sûr. De la reconnaissance, je suppose. Lui t'es reconnaissant, toi, tu lui est reconnaissante, bref, ce qui voue lie, c'est la reconnaissance.

AGNES Je comprends pourquoi elle ne t'écrit pas, ton Olga. Elle est sûrement contente que tu sois parti. Et moi à sa place, je ne souhaiterais qu'une chose, c'est que tu ne reviennes plus jamais... Trouves-toi un animal si t'as besoin de torturer quelqu'un, mais ne t'approche pas des hommes, parce que tu n'es pas un des leurs...

(Elle sort).

Dans la cour de l'atelier.

JÖRG Terese nage dans le canal. Terese nage dans le canal.

RISTO Arrête avec ça.

JÖRG Les poissons morts flottent toujours le ventre à l'air. L'être humain, lui, flotte comme il est tombé dans l'eau, visage en-bas ou visage en-haut.

JANE Ferme-la, on parle pas comme ça d'un mort.

JÖRG C'est pas vous qui l'avez retrouvée, c'est pas vous qui faites des cauchemars. Mais moi, toutes les nuits, je vois un cadavre après l'autre flotter dans le canal.

(Silence)

AGNES Elle sentait toujours la lavande... Elle parlait souvent de voyages. Elle aimait se promener le long du canal. (Silence). Et moi je ne l'ai jamais connue. C'était ma mère et je ne l'ai jamais connue.

JÖRG Ca sert plus à rien de penser à tout ça. (Silence). On dit toujours qu'il faut pas parler mal des morts. Comme si les morts valaient mieux que les autres parce qu'ils étaient morts. (Silence). Elle avait ses raisons.

JANE Tu sais ce que tu es, une petite râclure de bidet.

JÖRG Mais tire-toi, espèce de bâtard des Balkans, c'est pas toi qui m'empêcheras de parler, toi, un déserteur, avant on les fusillait, sur le champ.

JANE Ah oui, tu parles de cette guerre à laquelle tu participes tant.

AGNES Vous êtes aussi pitoyables l'un que l'autre. Quand je vous regarde, je comprends que ma mère se soit faite payer par les hommes parce que c'est trop dommage, c'est trop de gâchis d'avoir le moindre sentiment pour une espèce pareille. Je la comprends... (Silence. A Risto). Non, je ne la comprends pas, je ne la comprends pas... dis-moi ce qu'elle traînait avec elle, dis-moi de quoi vous n'avez jamais voulu

parler, dis-moi ce que c'était, pour que vos conversations aient toujours paru si banales ; Dis-le moi, donne-moi une raison...

(Silence)

RISTO (fume, doucement) Expiation. (Silence).

Elle a payé pour moi...

Elle a payé pour moi comme avant Goce a payé pour moi, de sa vie. Deux personnes.

JANE Risto, Risto. Tu n'as rien à te reprocher avec Goce. Tous les deux vous avez agi selon votre conscience. Seulement toi, tu as eu plus de chance que lui.

RISTO De la chance...

De la chance...

Une vie misérable.

Jane, regarde, une vie misérable...

(Il tousse.) Je sais que tu prends ça pour de la pauvreté, et tu as raison.

Elle n'a aucun éclat, elle n'est même pas montrable, ne vaut pas qu'on en parle, qu'on en soit fier. (Il tousse.) Non, laisse-moi finir.

Car tu te trompes, si tu penses que cette vie misérable, cette vie rognée, élimée, a au moins le mérite de n'avoir jamais renoncé à l'intégrité. Et qu'entre l'humanité et la raison, elle ait toujours pris le parti de la première, si bien qu'aucune tache de sang ne vient souiller le léger manteau dans lequel elle s'enveloppe, la vie. Parce qu'on ne pouvait jamais concilier les deux, parce que la morale s'est toujours bagarrée contre la raison, et parce qu'il fallait en vendre une si tu voulais garder l'autre. Et je te le dis, même si le prix à payer était aussi élevé que mon putain de commerce à de valeur à mes yeux, je devrais m'estimer heureux de pouvoir la vivre, cette vie minable, mais la vie ne connaît pas de cours avec lequel la raison peut acheter la morale, au contraire. (Il a une quinte de toux.)

Non, laisse-moi terminer...

(Il tousse.)

Goce a payé pour moi...

Toute sa vie Goce a payé pour moi...

JANE *Picka ti majcina*, il savait ce qui l'attendait à Goli Otok. Et malgré cela, il ne t'a pas suivi. Tu ne pouvais pas le forcer.

(Silence.)

RISTO Je l'ai dénoncé.

(Silence.)

RISTO C'est moi qui ai dénoncé Goce.

(Silence)

RISTO Et Terese s'en est douté. Dès le début de notre mariage. Et elle a tout de suite compris à quel point elle avait raison quand nous sommes arrivés à Ohrid...
Personne là-bas n'avait ne serait-ce que l'once d'un soupçon... Mais elle a compris. Tout de suite. Dès qu'elle a vu Goce. Et comment je lui ai donné la main. Jane, mes mains étaient trempées comme si elles étaient restées sous la pluie... Et j'ai regardé Goce dans les yeux, oui, j'ai même fait ça... Tous. Je les tous regardé dans les yeux... Que je ne sois pas aveugle d'avoir osé faire ça... Jamais je ne serais retourné là-bas. Jamais. C'était à cause de Terese. Par amour pour Terese...

(Silence)

RISTO Pourquoi vous ne dites rien. Vous ne me croyez pas.

(Jane secoue lentement la tête.)

RISTO Ils m'avaient arrêté... C'est vrai, ce que ton père a dit, ma bouche, mes lèvres étaient enflées, je crachais du pus au lieu de parler. Ca, c'est vrai. Mais ils ne m'ont pas forcé à révéler la cachette de Goce. Ils ne peuvent pas te forcer. On ne fait rien contre son gré. Ils m'ont acheté. Ma vie contre sa vie. Ma fuite contre son arrestation.

(Il a une quinte de toux)

J'étais lâche.

J'avais peur.

J'avais tellement peur.

Mon meilleur ami.

(Silence)

C'était un marché.

(Silence)

JANE Alors tout n'est que mensonge. Tu ne l'as jamais voulu l'aider à prendre la fuite.

RISTO On m'a libéré. Nous nous sommes rencontrés secrètement. Ça faisait partie du plan, parce qu'ils connaissaient déjà sa cachette. Je l'ai supplié de fuir. Ça aussi ça faisait partie du plan. Ils auraient pu le coincer tout de suite... Il ne voulait pas laisser sa famille seule... Alors je suis parti, sous leurs yeux, et j'ai traversé la frontière. Sans lui. Ils ont attendu encore deux jours. Et ensuite...
C'était convenu comme ça.

JÖRG Comme ils doivent être bêtes, dans votre famille, pour ne s'être jamais douté de rien. Et aujourd'hui encore...

RISTO Non... Ils auraient considéré comme une trahison la moindre méfiance à mon égard.
(Il tousse)
Et Terese ne me l'a jamais pardonné. Il ne m'a jamais pardonné de n'avoir rien dit.
(A Agnes) Maintenant, vous aussi vous pouvez me mépriser, comme elle.

AGNES Non...

JANE Te pardonner...
Que tu aies pu imaginer qu'elle le fasse...
Tu ne me fais pas pitié.

RISTO Si tu retournais chez toi, Jane. Ça serait une bonne chose. Ici c'est pas chez toi.

JANE Ne me dis plus jamais ce que j'ai à faire. Je n'ai pas à payer tes dettes. Ne me parle plus jamais de devoir... Oui, on peut être obligé de trahir quelqu'un, de le tuer, mais moi je n'en suis pas là, et si un jour j'en arrivais là, alors je me haïrais, tu m'entends - oui, tu n'es pas sourd, toi, comme Goce - je me haïrais moi-même ma vie durant... je me haïrais tellement que ma propre haine me tuerait... et toi, je souhaite qu'elle te poursuive, tu m'entends... la haine...

Dans la chambre de Jane

AGNES Le médecin dit qu'il ne s'en sortira pas. Ca se voit à ses poumons.

JÖRG Tout ça, c'est de sa faute... S'il avait pu rester chez lui.

AGNES Je resterai ici tant que Risto aura besoin de moi.

(Silence)

JÖRG Combien de temps.

AGNES Le médecin dit que c'est pour cette nuit ou demain.

JÖRG Il exagère. C'est son métier.

(Silence)

JÖRG Alors moi aussi je reste ici.

On attendra ensemble.

AGNES Pas la peine de te rapprocher de lui maintenant qu'il meurt.

JÖRG C'est surtout pour toi.

AGNES Alors c'est encore moins la peine. Va-t'en.

(Silence)

JÖRG Je pourrais louer une des baraques. Plus haut, sur le canal. Une des grandes. Ca pourrait valoir le coup. Je pourrais y installer un meilleur atelier.

AGNES Risto est en train de mourir là-dedans.

De quoi parles-tu.

JÖRG Deux enterrements en si peu de temps.

Il faut penser aux frais.

AGNES Dès que Risto n'aura plus besoin de moi, nos chemins à nous deux se sépareront.

(Silence)

JÖRG C'est à cause de ce déserteur.

AGNES Ca ne te regarde pas.

(Silence)

JÖRG On oublie.. tout.

(Silence)

JÖRG Je pourrais louer une des grandes baraques.

AGNES Va-t'en.

C'est pas à cause de l'argent. Tu n'as plus besoin de te faire du souci pour moi. Et il

ne faut plus que tu t'accroche à moi.

JÖRG Pourquoi.

AGNES Parce que je t'ai trompé.

Et parce que maintenant pour moi c'est trop tard.

Dans le bar de Nelli

NELLI Si tu continues à boire autant, tes heures de ménage ne suffiront plus. Avec l'ardoise que tu as.

JANE J'ai pas de raison de faire la fête.
Maintenant que je suis expulsé.

NELLI Allez. Tu la reverras, ta fiancée.

JANE Elle fera celle qui ne me reconnaît pas. Et si elle me reconnaît, elle fera celle qui aura oublié.

NELLI Qu'est-ce que tu espérais. Qu'elle t'attende jusqu'à la fin des temps.

(Silence)

JANE Moi aussi je l'ai oubliée.

(Silence)

JANE Nelli. Qu'est-ce que je dois faire. Je ne peux pas y retourner. Maintenant que je les ai sur la conscience. Tous les deux.

NELLI T'y es pour rien...
Que la vieille se soit jeté du pont, ça n'a étonné personne. Elle avait ses raisons.
Quant au Polonais bout-filtre...il a un gros caillou dans la poitrine. De goudron. C'est tout.

JANE Il est en train de mourir, Nelli. De mourir. Et il refuse de me voir.

(Silence)

NELLI Tu ne veux donc pas y retourner.

JANE Tu crois que je bois pour le plaisir.

La guerre.

Oui. Je devrais peut-être y aller. Ca serait une bonne issue.

NELLI Tu crois que je vais te laisser partir, avec l'ardoise que t'as ici.

JANE Je paierai tout.

NELLI Ils ne peuvent pas t'expulser si tu te maries.

JANE Ouais ouais.

NELLI Réfléchis.

(Silence. Jane comprend.)

JANE J'ai un jour failli poignarder quelqu'un parce qu'il s'imaginait pouvoir faire de moi son chien. Et un homme ou une femme, ça m'est égal.

NELLI (équivoque) Alors vas-y. Frappe.

(Silence)

JANE Je sais pas ce que tu as en tête avec moi.

NELLI C'est tout simple. Tu auras des papiers en règle. Une chambre, à manger. Tu pourras garder les pourboires. Et tu travailleras ici. Pour moi. Pas seulement le ménage. Servir, tout.

JANE De la main d'oeuvre bon marché, en somme.

NELLI C'est toujours mieux que l'armée.

(Silence)

NELLI Et si ça ne va pas, on se sépare. T'as rien à y perdre.

JANE Une affaire.

NELLI Si tu veux l'appeler comme ça.

(Silence)

JANE Les affaires. Les affaires. Pour tous la vie est un calcul à court terme. Où l'on se vend soi-même. Tout le temps. Jusqu'à la fin. Et pourquoi.

NELLI Une autorisation de séjour. Un travail. Un lit. Un peu d'argent.

JANE Ailleurs que chez moi.

Oui.

Pourquoi ne serais-je pas un de ceux-là.

NELLI Tu vois. Une bonne raison de faire la fête.

JANE Nelli.

Pour qu'on se comprenne bien...

NELLI Qui a dit qu'on devait se comprendre.

Epilogue

LE REVE DU FAUCON

JANE Je rêvais que j'étais un faucon. Le vieux garde m'avait ramené chez lui. Il avait ôté la chaîne par laquelle ma patte était attachée au rocher ; elle était devenue superflue ; j'étais trop faible et misérable pour pouvoir m'enfuir en volant. La mort se lisait dans mes yeux. Comme j'avais fait, moi, l'enchaîné, dans les premiers temps, étalage de ma force, sans scrupules, inconsidérément ; rien ne devait pouvoir briser mon courage : il suffisait d'écarter suffisamment longtemps mes ailes en cette large et solide voile qui m'avait si longtemps portée pour que, pensais-je, je n'ai même plus besoin de m'élever vers le ciel, pour que le ciel descende à moi, s'abaisse jusqu'à moi, me prenne dans son infinie transparence bleutée et m'emporte à jamais avec lui. Mais cela n'arriva pas. Il ne se passa rien, en dépit des cris stridents, impétueux, des cris coupants que je lançais dans le ciel. Ils résonnaient dans la violence de l'espace silencieux qui gardait pour lui toute réponse, et retombaient quelque part, non-entendus, dans une autre mer.

A chaque tentative de m'envoler vers la lumière, mon corps retenu, déchiré par cette chaîne que je n'allais jamais pouvoir briser, s'écrasait contre la roche, toute poisseuse de plumes et de fientes ensanglantées. L'endroit de mon pied où la chaîne était serrée, était couvert de croûtes purulentes. J'étais devenu maigre, mes yeux pleuraient ; ceux qui me retenaient prisonniers m'obligeaient à boire de l'eau salée et riaient quand le liquide corrosif coulait le long de mon bec fendu, dardant ma chair à vif de flèches brûlantes qui faisaient se tordre de douleur mon corps.

Ils ont dû me tenir pour mort, et c'est ainsi que l'un des gardes, le plus âgés d'entre eux, a pu m'emmener une nuit dans la cour de sa maison, sur un autre rocher. Il lava mes plumes avec une éponge, très délicatement, et nettoya mes plaies avec une infinie précaution. Il m'apporta de l'eau, une eau pure, limpide, ni salée ni trop froide, dans une petite écuelle. Mais j'étais trop faible pour pouvoir y tremper mon bec et boire. Alors le vieux prit de l'eau au creux de sa main et la fit couler dans mon gosier. Il ne souriait pas, mais murmurait pour lui-même des paroles que je ne comprenais pas. Seul un mot, parfois, semblait saillir au milieu des autres, et l'entendre me faisait mal. Nuit après nuit, le vieux est venu, jusqu'à ce que je puisse, sur mon rocher, l'attendre sans trembler. Il me tendait l'écuelle et, avidement, je buvais l'eau. Ensuite j'en aspergeais mes ailes et, d'un ultime mouvement du bec, le visage du vieux. Il ne s'en offusquait pas et, sous un battement de ses paupières, je pouvais déceler un bref sourire. Il se remettait à me parler, presque en murmurant,

mais je ne m'étais pas trompé, ce mot réapparaissait sans cesse, ce mot qui, chaque fois, provoquait comme une petite brûlure en moi.

Je passai les jours suivants à étirer et fortifier mes tendons et mes muscles, à assouplir mes ailes. La nuit, quand le vieux venait, je mangeais et buvais, tout en l'observant du coin de l'oeil. Il restait à côté de moi, tranquillement, et semblait attendre.

Une nuit, il vint me déposer ma nourriture et disparut aussitôt, pour revenir inopinément à l'aube. Il contempla longuement la mer, comme il l'avait fait quand j'étais encore prisonnier, et qu'il venait me voir sur mon rocher.

Le vent faisait monter l'odeur fraîche et salée de la mer jusqu'à nous, et derrière la ligne mince séparant l'eau du ciel, une lumière infinie semblait flotter. Une dernière fois, le vieux prit de l'eau au creux de sa main et me la proposa. Je bus précipitamment. La lumière derrière la ligne d'horizon s'intensifia. Le vieux se plaça devant moi et c'est alors que je compris clairement le mot qu'il prononçait, et de ma gorge s'éleva un cri aigu, puissant. Le vieux recula de quelques pas, jusqu'à ce que je le regarde, et s'adossa contre mon rocher, plaçant sa tête juste en face de mes serres. Je poussai un nouveau cri clair et déchirant, avant de serrer fortement le col du vieux entre mon bec, elle était là, la peur, faisant cogner mon coeur dans ma poitrine, mais cette fois-ci elle me poussait, me portait, et mes ailes puissantes étaient grandes ouvertes sur les vagues du vent, et le vieux lui aussi écarta les bras et je l'emportai haut, haut vers la lumière qui brillait aux limites de la mer et au-dessous de nous, j'entendis des voix soulevées par le vent qui, au rythme de mon coeur, chantaient : SLOBODA SLOBODA *

*Liberté liberté.